

## **Regards et discours de voyageuses françaises sur les Japonais dans la première moitié du XXe siècle : Andrée Viollis et Louise Weiss ou deux imaginaires de journalistes françaises au Japon ?**

Anne-Aurélië SEYA  
(Université Jean Moulin Lyon 3)

Traiter de l'histoire des voyages et de la littérature viatique soulève de nombreux enjeux amenant de façon incontournable des questions d'exotisme<sup>1</sup>, d'altérité<sup>2</sup> ou de représentations de l'insularité ou de l'illéité<sup>3</sup> qui ne cessent de renouveler les champs d'études et les axes de recherche des disciplines concernées<sup>4</sup>. Parallèlement, les études du genre ont attiré l'attention sur le fait qu'au sein de la littérature viatique et de l'histoire du voyage, les femmes étaient les grandes oubliées de l'historiographie. Le voyage au Japon et les nombreux récits qu'il engendre à partir de la seconde moitié du XIXe siècle n'échappe pas à ce constat et les voyageuses françaises semblent se faire rares au sein du paysage japonais. Ainsi, aborder la question du voyage au Japon et des représentations de celui-ci sous la plume d'autrices<sup>5</sup> françaises, ce n'est pas

---

<sup>1</sup> La définition du concept d'exotisme reste délicate et discutée, surtout selon les aires géographiques qu'elle peut accompagner. Nous nous appuyons sur les travaux de Jean-Marc Moura (Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992) qui définissent l'exotisme comme un phénomène culturel de goût pour l'étranger. L'exotisme implique donc la curiosité d'une société (ici occidentale) pour l'étranger (d'un autre pays ou d'une autre civilisation, qui dans le cadre de ce travail est le Japon) sur fond de rêveries et de fantasmes du lointain.

<sup>2</sup> La notion d'altérité implique une relation de compréhension de la particularité de l'autre (sans qu'elle ne soit pour autant une forme d'acceptation), une reconnaissance de l'autre dans sa différence.

<sup>3</sup> Le terme insularité fait référence aux caractéristiques propres au territoire de l'île, cet espace si particulier, dans la littérature en général et plus particulièrement dans les récits de voyage. L'illéité recouvre une notion plus complexe entourant les systèmes de représentations centrés autour d'une île. Cette dernière notion prolonge et transcende les caractéristiques géographiques de l'espace insulaire dans la littérature viatique.

<sup>4</sup> Remarquons que depuis plusieurs années, les travaux sur l'histoire du voyage et de la littérature de voyage se nourrissent de questionnements apportés par les études postcoloniales.

<sup>5</sup> Nous prenons le parti d'utiliser le mot « autrice » et non le néologisme « auteure ». D'une part l'antériorité de l'usage prime pour le mot autrice (du latin *auctrix*) dont l'utilisation est attestée dès le Moyen Âge et se poursuit jusqu'au XVIIIe siècle. D'autre part, la féminisation du mot « auteur » s'entend à l'oral avec « autrice », ce qui n'est pas le cas de la forme « auteure » et permet d'une certaine façon de visibiliser la place des femmes dans la littérature et leur fonction dans la production de cette dernière. Nous renvoyons le lecteur vers l'excellent article d'Aurore Evain, chercheuse et historienne du matrimoine, à propos de l'usage du terme autrice dans

seulement explorer le sujet riche et complexe que peut être l'imaginaire japonais en français mais c'est aussi révéler la place et les contributions trop souvent oubliées des voyageuses des confins du monde et des exploratrices du lointain.

Le présent article se propose, en présentant deux voyageuses françaises<sup>6</sup>, d'une part de valoriser des sources inédites, qui malgré leur grande qualité et présentant un intérêt historiographique certain, restent méconnues ; et d'autre part, d'enrichir le panel des représentations exotiques et des discours sur l'imaginaire japonais des voyageurs occidentaux et surtout français au Japon dans la première moitié du XXe siècle. En faisant dialoguer les écrits de ces voyageuses, en cherchant entre eux les points de rupture et de rencontres, nous souhaitons faire émerger quelques images mentales<sup>7</sup> liées à l'altérité japonaise et traitant de thématiques spécifiques telles que la perception de la femme et de l'enfant japonais mais aussi d'un aspect de la culture japonaise largement évoqué dans les récits de voyage : la nourriture<sup>8</sup>. Ce faisant, nous espérons donner quelques clés de lecture et de compréhension de l'imaginaire

---

l'histoire (Aurore Évain, « Histoire d'autrice, de l'époque latine à nos jours », *Séméion : travaux de sémiologie*, no 6, février 2008).

<sup>6</sup> Nous souhaitons attirer l'attention du lecteur sur le fait que le présent article ne saurait en quelques pages faire apparaître toute la richesse et les enjeux des écrits sur le Japon des deux autrices présentées ici.

Ce travail souhaite avant tout présenter quelques axes de réflexion de longs travaux de recherche et d'une thèse (*Les Françaises au Japon : les mécaniques de l'exotisme et de l'altérité dans les écrits de voyage au XIXème et au XXème siècle*, sous la direction du Professeur Jean-Pierre Giraud - thèse en Études de l'Asie et de ses Diasporas, Université Jean Moulin Lyon 3) qui explore notamment les aspects historiques, littéraires et sociologiques du voyage féminin français au Japon et de sa littérature viatique à la lumière entre autres de la question du genre, de l'histoire du voyage et de la présence française au Japon et de l'histoire des relations franco-japonaises. Il s'agit donc bien ici de faire découvrir au lecteur quelques écrits de femmes ayant voyagé au Japon et de lui faire goûter à la poétique de la littérature viatique en lui donnant les clés de compréhension nécessaires pour lire en filigrane l'histoire et les enjeux de l'imaginaire japonais en français sous une plume féminine, plus que de proposer une analyse des écrits, qui a nécessité un volume conséquent de pages dans le travail de thèse susnommé.

<sup>7</sup> Nous nous appuyons sur le concept de psychologie sociale de « la représentation du monde » (la façon dont l'être humain voit le monde et comment il se représente celui-ci en se basant sur des expériences et des connaissances acquises et diffusées, répliquées, corrigées peu à peu par lui-même et ses pairs). Ici il s'agit donc, pour les images mentales du Japon, de représentations d'un système-monde et d'un lointain japonais convoquées notamment par la littérature viatique et le Japonisme (influence de la culture et de l'art japonais sur les artistes et écrivains français et en général occidentaux, entre les années 1860 et 1890).

<sup>8</sup> La récurrence de ces thématiques (la femme, l'enfant, la nourriture) n'est pas uniquement propre aux récits de voyage sur le Japon. En effet, il s'agit d'une constante dans la littérature viatique en général, et ce depuis les premiers récits de voyage du XVIe siècle, aux Indes orientales par exemple. L'autre et par extension sa femme et son enfant sont donc des thèmes phares de la littérature de voyage et du lointain, au même titre que la faune et la flore mais aussi les coutumes (principalement les mœurs, la nourriture, les vêtements, les objets de la vie quotidienne et les habitations au sens large).

japonais produit par un groupe très particulier : les voyageuses françaises. Nous souhaitons lever le voile sur un discours alternatif enrichissant un genre largement dominé par des contributions masculines.

Quels sont les points de rencontres ou de divergences des deux autrices-voyageuses ? Convoquent-elles les mêmes images mentales et les mêmes représentations du Japon ? Quels mots posent-elles sur l'altérité et l'exotisme japonais ? Sont-elles sous l'influence d'un même imaginaire ou d'un même héritage culturel et littéraire portant sur le Soleil Levant ? Ce sont là quelques questions pour lesquelles nous tenterons d'apporter des éléments de réflexion.

### **Pour une histoire succincte du voyage français et des voyageuses françaises au Japon**

Après une longue période d'un repli assez relatif<sup>9</sup>, le Japon s'ouvre au monde dans les années 1850. Les contacts s'établissent plus profondément, le Japon a soif de modernité et de progrès et il s'ouvre bien plus à l'Occident et à l'Europe. Le gouvernement de Meiji souhaitant moderniser le pays fait appel à de nombreux travailleurs étrangers dès 1868 afin qu'ils puissent transmettre et partager leurs connaissances dans des domaines aussi variés que la justice, l'administration, la médecine, l'ingénierie, ou encore la science<sup>10</sup>. Les Occidentaux quant à eux sont captivés par ce pays lointain qui se laisse enfin découvrir et se précipitent pour le visiter, produisant ainsi une abondante littérature de voyage sur l'Empire du Soleil Levant. Les Français, comme leurs cousins européens, engendrent une littérature viatique riche mais aussi de nombreux autres ouvrages et essais sur le Japon, son art

---

<sup>9</sup> Si la politique isolationniste du Sakoku (1641–1853) se voulait être une politique d'isolement et de fermeture complète du pays, de nombreux travaux de recherche ont permis de relativiser cette fermeture puisque que le Japon a gardé des contacts commerciaux non seulement avec les Néerlandais par le biais de l'île artificielle de Dejima, mais aussi avec la Chine, la Corée ou encore la Russie grâce à d'autres points stratégiques. De plus, les progrès technologiques et médicaux occidentaux se frayent un chemin jusqu'au Japon, où le pouvoir en place se tient informé de ces derniers, sous des formes aussi diverses que des traités pharmaceutiques, des microscopes ou encore des peintures. Néanmoins, les Français, bien moins habiles que les Hollandais, restèrent les grands absents de cette période.

<sup>10</sup> Nous renvoyons le lecteur à deux ouvrages de Hazel Jones (Hazel J. Jones, *Live machines: hired foreigners and Meiji Japan*, Vancouver, University of British Columbia press, 1980 et Hazel J. Jones, *The Meiji Government and Foreign Employees, 1868-1900*, Ann Arbor, University of Michigan press, 1967) afin de mieux comprendre l'histoire complexes des relations entre le gouvernement de Meiji et les gouvernements étrangers, et surtout la place des travailleurs et autres spécialistes étrangers venus en mission au Japon.

et sa culture<sup>11</sup>. C'est ainsi qu'une pléthore de voyageurs français dès la fin du XIXe siècle, tels que Pierre Loti, Louis-Émile Bertin, Gustave Émile Boissonade ou encore Émile Guimet, se pressent aux portes de l'archipel. Grâce à eux, à leurs récits de voyages, à leurs écrits, à leurs productions diverses et variées, accompagnés d'objets insolites ou d'art rapportés de leur périple, la perception des Japonais et de leur altérité s'est construite. Elle s'est ainsi développée avec des images mentales et des représentations multiples et récurrentes liées à l'exotisme japonais et au japonisme qui continuent de se créer, s'enrichir, se dupliquer jusqu'à présent. Les visages fardés et rieurs aux dents noires des petites japonaises, les kimonos brodés et chatoyants, les socques de bois, les cerisiers et les petites maisons ; ce sont là autant d'images du Japon qui s'infiltrèrent et s'enracinent dans les esprits.

Les hommes voyagent donc, et ils voyagent beaucoup, c'est indéniable. Mais que savons-nous des femmes qui restent tout de même les grandes invisibles de l'histoire du voyage français au Japon... et souvent même du voyage en général<sup>12</sup> ? Parfois dans l'ombre de leur mari, parfois parce que l'histoire a oublié leur épisode japonais, ou tout simplement parce que personne n'avait désiré faire parler les sources qu'elles nous ont légué ; on évoque assez peu leurs écrits de voyage et surtout leur perception de l'allogène. Mais qui sont ces femmes qui voyagent jusqu'aux lointaines terres nippones ?

Les études anglaises et américaines sont assez abondantes sur le sujet en ce qui concerne les voyageuses de leur propre pays<sup>13</sup> : il existe de nombreux travaux sur Isabella Bird mais aussi sur les voyageuses victoriennes en général<sup>14</sup>. Du côté des études en langue japonaise, plusieurs travaux importants existent sur les voyages occidentaux au Japon<sup>15</sup> et d'autres outils tels que des catalogues d'exposition ou des bibliographies commentées<sup>16</sup> donnent de la visibilité aux récits de voyages

---

<sup>11</sup> Nous nous appuyons ici sur les travaux de Patrick Beillevaire et principalement sur son anthologie des ouvrages publiés sur le Japon en langue française (Patrick Beillevaire, *Le Japon en langue française: ouvrages et articles publiés de 1850 à 1945*, Paris, Éd. Kimé, 1993).

<sup>12</sup> Nous nous appuyons ici sur les théories de Nicole Pellegrin qui traite notamment des raisons des silences historiques et historiographiques en matière de voyageuses (Nicole Pellegrin, « Genre, voyage et histoire. Quelques aperçus. », *Genre & Histoire*, 28 octobre 2011, n° 8).

<sup>13</sup> Nous tenons à signaler l'ouvrage de Klein qui reste une référence en la matière (Ronald D. Klein, *Meiji Japan as Western women saw it : a bibliographic companion*, s.l., Eureka Press, Routledge, 2016).

<sup>14</sup> L'ouvrage de Lorraine Sterry offre un panel très complet de voyageuses anglo-saxonnes pour la période Meiji (Lorraine Sterry, *Victorian women travellers in Meiji Japan: discovering a « new » land*, Folkestone (GB), Global Oriental, 2009).

<sup>15</sup> Deux ouvrages incontournables en langue japonaise sur le sujet : 「ニッポン再発見」倶楽部, *日本は外国人にどう見られていたか*, 三笠書房, 2014 ; 渡辺京二, *逝きし世の面影*, 平凡社, 2005.

<sup>16</sup> La bibliothèque nationale de la Diète a, à plusieurs reprises, publié des brochures et des rapports pour valoriser ses collections. Cela a été notamment le cas afin d'attirer l'attention des lecteurs et

d'étrangers au Japon. Plus récemment, d'autres recherches sont aussi apparues sur les voyageuses occidentales au Japon et plus précisément sur leur façon d'écrire et de représenter le pays dans leurs récits<sup>17</sup>.

Néanmoins, en France, il y existe assez peu de travaux sur les femmes françaises voyageant au Japon et les informations disponibles sur ces dernières se trouvent bien souvent tirées d'ouvrages américains ou anglo-saxons<sup>18</sup>.

Avant de s'interroger sur l'écriture du lointain au féminin, il faut déjà comprendre qui voyage mais aussi pourquoi et comment. Il existe plusieurs types de voyageuses françaises regroupés sous deux grandes catégories qui sont à notre sens les plus importantes<sup>19</sup>. Tout d'abord, les voyageuses opportunistes qui viennent au Japon parce qu'elles accompagnent un voyageur masculin, le plus souvent leur mari ou parfois même leur père ou leur frère<sup>20</sup>. Elles arrivent au Japon avec plus ou moins d'enthousiasme et de curiosité, éventuellement de passion pour certaines, mais sans dessein particulier. La seconde catégorie recouvre ce que nous appelons les voyageuses « par intentions », celles qui viennent au Japon dans un but précis : soit pour le tourisme et l'aventure, soit par lien affectif (compagne d'un Japonais), soit pour étudier, pour travailler ou encore dans le cadre d'une mission, ce qui est notamment le cas des religieuses ou même des journalistes.

Évidemment toutes les femmes françaises voyageant au Japon n'écrivent pas mais certaines le font, et sont même publiées. Nous pouvons alors observer que leurs façons d'explorer l'exotisme et l'altérité diffèrent du discours des récits masculins. Il ne s'agit bien sûr pas là de tomber dans le piège facile des femmes qui écriraient « comme des femmes » ou encore des femmes qui écrivent de façon plus romantique

---

des chercheurs sur des récits de voyages, inconnus et inédits, d'étrangers au Japon (« 本の森を歩く (第4回) 外国人の明治日本紀行 », in 国立国会図書館月報, (août 2010), n° 593).

<sup>17</sup> Malgré tout, la plupart des travaux, même en langue japonaise traitent principalement de voyageuses anglo-saxonnes ou américaines, comme par exemple l'excellent article de Junko Umemoto (梅本順子, « 欧米女性が見た明治期の日本 : 日本女性観を中心に », in 国際関係研究, vol. 33 (février 2013), n° 2, p. 23-33). qui aborde les voyageuses Isabella Bird (1831-1904) et Alice Mabel Bacon (1858-1918) et leurs visions de la femme japonaise, des enfants et de l'éducation, des relations hommes-femmes ou encore du mariage.

<sup>18</sup> L'ouvrage de Klein mentionne plusieurs voyageuses françaises et est assez précis en ce qui concerne les religieuses françaises au Japon (R.D. Klein, *Meiji Japan as Western women saw it*, *op. cit.*).

<sup>19</sup> La nomenclature des voyageuses proposée est celle qui, au terme de nos recherches sur le voyage féminin français au Japon, semblait le mieux faire apparaître les dynamiques de la pratique du voyage chez les Françaises.

<sup>20</sup> Il s'agit ici principalement d'épouses, de filles ou plus rarement de sœurs de diplomates, d'hommes d'affaires, de militaires, d'explorateurs ou de voyageurs étrangers en mission appelés par le gouvernement de Meiji (conseillers, scientifiques, juristes...). Elles profitent donc de leur situation pour les accompagner dans leur voyage.

ou romancée que les hommes<sup>21</sup> pour parler d'un imaginaire japonais qui serait différent car produit par des autrices-voyageuses et non par leurs confrères masculins. En revanche, voyager en tant que femme, à cette époque, amène forcément à voir et expérimenter des choses différentes, ne serait-ce que pour des questions de logistique ou de pratiques du voyage<sup>22</sup>, enrichissant alors le discours sur les Japonais de ces expériences singulières. Il est bien sûr évident que pour l'épouse française d'un Japonais, mère d'un enfant métis et en voyage au Japon avec son mari pour plusieurs mois dans les années 1930, son rapport au Japon (et sa proximité avec ce dernier) lui donne à expérimenter de façon privilégiée certains aspects de la vie quotidienne japonaise (vie au sein du foyer, éducation des enfants, maternité) qui peuvent échapper à un voyageur masculin. *De facto*, son discours sera différent de celui d'un autre voyageur français de la même période, un homme en mission diplomatique par exemple, décidant de prendre une épouse japonaise comme il pourrait acquérir un meuble ou un vase, inspiré par Pierre Loti quelques dizaines d'années auparavant<sup>23</sup>, et ce même s'il entend bien rapporter en France le récit de la vie « typiquement japonaise » avec une compagne nipponne de quelques mois. Ce sont donc là des expériences différentes basées sur des particularités dans les pratiques du voyage, intrinsèquement liées au genre et qui produisent des discours alternatifs.

C'est ce dernier constat sur les particularités des pratiques du voyage féminin que nous prenons comme postulat de départ pour discuter de l'expérience de deux autrices-voyageuses, de deux femmes reporters en quête du « Japon véritable » et d'exclusivités journalistiques.

## **Appréhender des constructions de l'image des Japonais via l'expérience de journalistes françaises**

Andrée Viollis (1870-1950) et Louise Weiss (1893-1983) sont toutes les deux journalistes et voyagent toutes les deux au Japon dans un contexte particulier, chacune à une époque différente et chacune en portant un tout premier regard différent sur le Japon et sur sa population. Toutes deux viennent chercher au Japon, en tant

---

<sup>21</sup> Nous nous appuyons ici sur plusieurs théories évoquées dans l'ouvrage dirigé par Kristi Siegel qui tend à souligner qu'il n'existe pas une façon genrée d'écrire qui soit reconnaissable et qui s'appuie sur des exemples d'autrices ayant adopté des noms de plumes masculins (Kristi Siegel (ed.), *Gender, genre, and identity in women's travel writing*, New York, Etats-Unis d'Amérique, P. Lang, 2004).

<sup>22</sup> Le voyage au féminin recouvre des enjeux et des situations qui sont inconnues des hommes (périodes de menstruation, possibilité de grossesse et autres particularités physiologiques féminines). Ces préoccupations amènent *de facto* des expériences différentes.

<sup>23</sup> Rappelons que lors de son arrivée à Nagasaki, Loti décida d'épouser une Japonaise pour quelques semaines avant de la quitter en repartant. Cette épouse japonaise de courte durée lui inspira son très célèbre *Madame Chrysanthème*.

qu'observatrices privilégiées, des expériences et des observations donnant de la matière à quelques articles ou ouvrages mais elles n'ont aucune attache « affective » avec le pays ; elles ne sont ni métisses ni femmes de Japonais. Elles viennent par choix mais ni pour se divertir, ni pour évangéliser ou même s'occuper de la population. Elles visitent le Japon à quelques dizaines d'années d'intervalle, ce qui permet aussi d'appréhender la construction de l'image des Japonais dans sa globalité sur une période donnée et de voir ce qui évolue ou ce qui demeure dans le discours de chacune en termes de représentations, du début du XXe siècle jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Cela pose bien évidemment des questions sur la nature de la rencontre avec l'autre et sur le bagage ethnologique ou anthropologique que l'on apporte avec soi quand on va découvrir cet autre. Que projette-t-on sur ce dernier ? Quelles attentes ou quelles préoccupations liées à un certain contexte ou à des expériences personnelles apportons-nous au moment de la rencontre ? Tout cela façonne la perception de l'autre et le discours que l'on produit sur lui.

Andrée Viollis (1870-1950), journaliste et écrivaine française<sup>24</sup>, visite le Japon au printemps 1933. Si c'est un pays qu'elle a jadis apprécié (sans pour autant y avoir voyagé avant cette date)<sup>25</sup>, c'est avec une certaine méfiance qu'elle le visite pour la première fois, bien résolue à analyser les « origines du mal japonais »<sup>26</sup>. Son ouvrage *Le Japon et son empire*<sup>27</sup> paru la même année fut décoré par le prix de *L'Europe Nouvelle*. Elle livre alors un pamphlet virulent contre l'Empire du Soleil Levant dans lequel elle souhaite faire état de la situation militaire et politique du Japon mais aussi

---

<sup>24</sup> Figure marquante du journalisme d'information et du grand reportage, militante antifasciste et féministe, elle a été plusieurs fois primée et se voit attribuer la Légion d'honneur. À partir de 1914, elle collabore au journal *Le Petit Parisien* où elle s'oriente vers le grand reportage et couvre de grands procès, fait des interviews politiques et devient correspondante de guerre. Elle enquête dans l'URSS, témoigne de la guerre civile afghane, de la révolte indienne, mais va aussi en Inde et en Indochine. Elle est de tous les fronts, de tous les lieux où le danger flirt avec les événements importants pour en rapporter d'incroyables reportages.

<sup>25</sup> Grande amatrice d'art et des cultures orientales et asiatiques, Viollis s'intéressait beaucoup à l'art japonais.

<sup>26</sup> Andrée Viollis visite le Japon après avoir séjourné en Mandchourie et en Chine. Elle a été profondément marquée par ces lieux et garde des souvenirs émus de son expérience en Chine. Elle suit de près la conquête de la Mandchourie par le Japon depuis 1932 et le conflit sino-japonais, couvrant des reportages pour *Le Petit Parisien*.

<sup>27</sup> Andrée Viollis, *Le Japon et son Empire*, Paris, France, B. Grasset, 1933.

Comme beaucoup de ses contemporains et compte tenu des événements du début des années 1930 et de l'expansionnisme japonais qui s'intensifie dans le pacifique et plus généralement en Asie dans la première partie de l'ère Showa, Viollis perçoit le Japon comme une puissance militaire et un danger. Elle écrit, après son voyage, *Le Japon et son Empire* pour présenter et expliquer les dangers que le Japon et ses ambitions font maintenant peser sur le monde, répondant ainsi à une commande d'éditeur.

souligner la dangerosité de ce dernier<sup>28</sup>. Cet ouvrage, ou plutôt ce brûlot, a d'ailleurs provoqué plusieurs ripostes enflammées<sup>29</sup> et beaucoup divisé les lecteurs à sa sortie. L'année suivante paraît *Le Japon intime*<sup>30</sup>, tiré à 300 exemplaires, dans lequel cette fois Viollis entend bien livrer à ses lecteurs ses souvenirs de voyage et ses impressions sur la culture japonaise mais aussi sur les habitants, leurs mœurs et leur vie quotidienne<sup>31</sup>. Contrairement à son précédent livre qui a été un petit succès de librairie, les ventes de ce nouvel ouvrage, *Le Japon intime*, sont moins remarquables. C'est pourtant celui-ci que nous avons choisi de traiter ici.

Louise Weiss (1893-1983), journaliste mais aussi femme politique et femme de lettres française<sup>32</sup>, entreprend en 1945 un tour du monde qui la mène entre autres au Japon en 1949<sup>33</sup>. Au cours de ce long périple sur tous les continents, elle noircit des dizaines de carnets, notant minutieusement tout ce qu'elle y observe. Bien sûr, le Japon n'échappe pas à sa frénésie d'écriture<sup>34</sup>. De ce voyage elle rapporte de nombreux cartons photos, des enregistrements de sons de rue, des dizaines d'objets mais surtout ses précieux petits carnets qui ne la quittent jamais, couverts de notes prises au cours du voyage, plusieurs fois par jour. C'est à travers ces derniers<sup>35</sup> que

---

<sup>28</sup> Certains travaux sur Viollis inscrivent cet ouvrage dans un héritage littéraire du péril Jaune. Le péril jaune est un concept occidental de la fin du XIXe siècle présentant les peuples asiatiques (principalement les Japonais et les Chinois) comme étant sur le point d'asservir « les Blancs » et de gouverner le monde. Si dans les premiers temps le terme était surtout associé aux Chinois, rapidement il devient synonyme de « péril japonais », tout d'abord lors de la guerre Russo-Japonaise de 1904 puis lors de l'invasion de la Mandchourie par le Japon (1931-32).

Jean-Marc Moura, spécialiste de l'exotisme, a théorisé dans un article (Jean-Marc Moura, « Anti-utopie et péril jaune au tournant du siècle, quelques exemples romanesques », *Orients Extrêmes, Les Carnets de l'exotisme*, Poitiers, Le Torii Éditions 1995, no. 15-16, p. 83-92.) les fondements du mythe du péril jaune en Occident. Il souligne notamment l'imaginaire eschatologique d'un Occident en souffrance qui s' imagine menacé par le Japon et la Chine.

<sup>29</sup> Dont une brochure assez célèbre, *La défense du Japon* (1934) préfacée par le colonel Albert Garenne (1873-1958) de l'armée coloniale française, et se terminant par ces mots : "Le Japon est l'alliée naturelle de la France et le défenseur de la civilisation en Extrême-Orient.", Viollis est attaquée par ses détracteurs pour les positions prises dans *Le Japon et son empire* et son hostilité envers le Japon.

<sup>30</sup> Andrée Viollis, *Le Japon intime*, Paris, Mouton, 1934.

<sup>31</sup> Ce second ouvrage, à la demande de l'éditeur, se voulait être un récit de voyage inédit pour l'époque, montrant le Japon sous un jour différent.

<sup>32</sup> Féministe, elle milite pour le droit de vote des femmes en France. Elle soutient une politique en faveur de la paix (désarmement, rapprochement franco-allemands) et défend les idées sur la construction européenne.

<sup>33</sup> Elle parcourt entre autres les USA, l'Indochine, la Corée, la Chine, la Syrie, l'Égypte et bien d'autres pays encore.

<sup>34</sup> Ses notes de voyages sont consignées dans plus de 30 carnets conservés au Département des manuscrits de la BnF.

<sup>35</sup> Cet article traite de ses 4 carnets sur le Japon, qui sont bien sûr des carnets de voyage mais aussi de véritables objets intimes faisant office de blocs-notes ou encore de carnets d'adresses.

nous avons souhaité explorer sa vision et son expérience du Japon en reconstruction après la guerre.

Nos deux journalistes se rendent donc toutes les deux au Japon à des périodes marquées par des conflits et des tensions d'ordre militaire où le Japon joue au rôle majeur : dans les années 1930 pour Viollis et au lendemain de la seconde guerre mondiale pour Weiss. Au moment où Viollis arrive au Japon, celui-ci vient d'attaquer la Mandchourie<sup>36</sup> et ses ambitions impérialistes et colonialistes sont maintenant synonyme de danger pour l'Occident<sup>37</sup>. D'un autre côté, quand Louise Weiss voyage, juste après la fin de la guerre, elle trouve un Japon en reconstruction alors que l'imaginaire des étrangers sur le Japon a été marqué par le motif de la guerre et surtout par la bombe atomique<sup>38</sup>.

Cette différence de contexte amène une perception un peu différente chez les deux voyageuses. Andrée Viollis a un rapport assez ambivalent avec le Japon, elle l'admire autant qu'elle semble le détester ; alors que Louise Weiss oscille entre émerveillement et pitié<sup>39</sup>.

Bien sûr nous sommes face à deux types de sources différentes, ce qui complexifie les enjeux de leur comparaison. Les carnets de notes de Weiss sont intimes, elle aurait

---

<sup>36</sup> Elle a d'ailleurs couvert pour un reportage l'incident de Mukden et en a été profondément marquée.

<sup>37</sup> Le péril jaune de la fin du XIXe siècle a encore de solides héritiers en Europe et il se développe l'idée en Occident que les Japonais seraient supérieurs aux Chinois et de fait, bien plus dangereux, surtout depuis la fin de la guerre russo-japonaise (1904-1905) et de la victoire japonaise. Moura explique notamment dans ses travaux comment les idées politiques et idéologiques liées à l'expansion du Japon ressuscitent dans la littérature exotique certains motifs du péril jaune (J.-M. Moura, « Anti-utopie et péril jaune au tournant du siècle, quelques exemples romanesques », art cit.).

<sup>38</sup> Les travaux de Yoshikuni Igarashi illustrent bien les motifs de la guerre et de la destruction dans l'imaginaire étranger après la seconde guerre mondiale. Plus particulièrement dans son ouvrage *Bodies of memory* (Y. Igarashi, *Bodies of memory : narratives of war in postwar Japanese culture, 1945-1970*, Princeton, Princeton University press, 2000), Igarashi explore par exemple l'impact des traumatismes de la guerre dans la culture populaire (films, bandes dessinées, musique), aussi bien sur les Japonais eux-mêmes que sur les étrangers et notamment les Américains et les Européens. Il analyse comment l'imaginaire exotique des étrangers associé au Japon s'en trouve alors bouleversé.

<sup>39</sup> Malgré un goût pour l'art japonais et un intérêt pour la culture japonaise, avant la seconde guerre mondiale, particulièrement pendant les années 1930 et jusqu'au début de la guerre, Louise Weiss condamnait fortement l'expansionnisme japonais et sa politique. Très marquée par la guerre de 14-18 où elle s'était engagée comme infirmière, Weiss croit profondément en la nécessité de la paix et est très engagée dans la cause pacifiste. Cependant, au moment où elle visite le Japon, à peine 4 ans après la fin de la guerre, son opinion semble bien différente sur le pays et elle pose souvent un regard apitoyé sur celui-ci. Ce qu'elle y découvre, faisant probablement écho aux horreurs de la grande guerre qu'elle connaît trop bien, explique certainement la place prépondérante donnée à certaines thématiques liées à la guerre dans ses carnets sur le Japon.

bien sûr pu se laisser aller à quelques élans sentimentaux (comme elle l'a souvent fait pour d'autres pays<sup>40</sup>), sachant notamment qu'elle les traite comme des carnets que nul ne lira à part elle, mais c'est au final moins le cas que ce que l'on pourrait imaginer. Viollis, quant à elle, est dans un contrat de lecture tacite. Elle écrit en sachant qu'elle sera lue et son pacte littéraire avec ses lecteurs irrigue tout le récit. Pacte de lecture oblige donc, tout est plus intense, imagé et coloré, que ce soit dans les descriptions ou dans la façon dont elle relate des événements ou des rencontres.

Face à ces deux types de sources différents, produits dans deux contextes différents, la difficulté de l'analyse croisée de sources peut apparaître rapidement. Mais si nous arrivons à transcender ces difficultés, des parallèles intéressants peuvent se dessiner quant à l'évolution de l'altérité japonaise et la manière dont celle-ci se construit chez deux femmes françaises appartenant à une même catégorie de voyageuses mais ayant chacune une approche différente du Japon. Les thématiques révélées dans ces sources sont nombreuses et nécessitent un travail bien plus approfondi qui ne peut être présenté totalement dans cet article. Cependant, en croisant quelques sujets récurrents propres à la littérature de voyage (la femme japonaise, les enfants japonais, la nourriture) et présents dans les sources que nous souhaitons traiter, il est possible de faire dialoguer les écrits de Weiss avec ceux de Viollis. Ces thèmes illustrent bien le rapport des deux voyageuses au Japon et leur perception des Japonais. Les thématiques de la femme japonaise et de l'enfant japonais, dans la façon dont elles sont traitées par Weiss et Viollis, se distinguent de façon assez significative de la perception des voyageurs masculins.

## **L'autre est une femme : l'altérité de la femme japonaise**

La littérature de voyage des Français au Japon<sup>41</sup> est riche en images de la femme japonaise ou de la « *mousmé* » comme aimait l'appeler Pierre Loti<sup>42</sup>. On n'a jamais autant écrit sur les femmes japonaises que dans les récits de voyage étrangers et

---

<sup>40</sup> En comparant les carnets concernant le Japon et les carnets à propos d'autres pays à une période similaire, nous pouvons constater que les carnets sur le Japon présentent des différences dans le style d'écriture et de la prise de notes. Si Weiss a eu tendance à traiter habituellement ses carnets autant comme des journaux intimes que comme des carnets de voyage et des supports de travail, ceux portant sur le Japon semblent plus analytiques, se focalisant plus sur des descriptions, le déroulement d'événements et les interviews que sur ce qu'elle ressent pendant le voyage, à quelques exceptions près.

<sup>41</sup> Entendue ici comme la partie la plus abondante, de tout ce qui a été repris et publié, et donc *de facto*, de récits d'hommes français au Japon.

<sup>42</sup> Pierre Loti dans son ouvrage *Madame Chrysanthème* (1887) définit ainsi les jeunes filles japonaises : « Mousmé est un mot qui signifie jeune fille ou très jeune femme. C'est un des plus jolis mots de la langue nipponne ; il semble qu'il y ait, dans ce mot, de la moue (de la petite moue gentille et drôle comme elles en font) et surtout de la frimousse (de la frimousse chiffonnée comme est la leur). Je l'emploierai souvent, n'en connaissant aucun en français qui le vaille » (chap. XI).

notamment français. On y propose une image de la femme érotisée<sup>43</sup>, souvent infantilisée, parfois désignée par un sobriquet plus que par son nom qui a été de toutes les façons oublié. Avec *des petites frimousses, des petits minois, des petites manières*. Tout est petit. *Gracieuse, fragile, docile, rieuse*. Ces qualificatifs récurrents et presque pléonastiques sont incontournables dans les récits de voyage occidentaux sur le Japon quand il s'agit de décrire la femme japonaise. Ces images mentales prennent racine dans les premiers récits d'étrangers à la fin du XIXe siècle et trouvent par ailleurs toujours un écho dans des périodes plus contemporaines, y compris au XXIe siècle. Cependant quand on s'intéresse aux écrits de voyageuses, se pose inmanquablement la question du regard féminin sur un autre japonais quand cet autre est aussi une femme. Est-ce que c'est une rencontre ? Une confrontation ? Y voit-on une rivale ou au contraire est-ce qu'on y découvre une forme de sororité ? L'expérience de l'altérité au féminin et de l'exotisme plus largement peut amener à interroger sa propre féminité mais aussi à explorer plus généralement le concept de l'identité féminine.

Être une femme qui parcourt le monde à une telle époque est certes bien moins exceptionnel que ce que l'on peut imaginer mais cela n'en reste pas moins plutôt réservé à une certaine élite, instruite et disposant de moyens suffisants pour entreprendre de longs périple. Viollis et Weiss sont de ces privilégiées, polyglottes, éduquées, amatrices d'art et de littérature qui occupent une place dans la société<sup>44</sup>, leur offrant de nombreux privilèges et avantages, notamment la possibilité de découvrir le monde par-delà les mers. Elles n'ont pas seulement accès aux connaissances, elles en produisent et en diffusent elles-mêmes. À cela s'ajoute pour Weiss et Viollis un engagement politique et féministe qu'elles apportent avec elles jusqu'au Japon et qui façonne leurs impressions sur les femmes japonaises. Contrairement à leurs homologues masculins, qui dans leurs récits peuvent évoquer la question des droits des femmes, Weiss et Viollis interrogent plus profondément la place des Japonaises dans la société et prennent parti pour leur émancipation.

Chez Viollis, la première rencontre avec les Japonais est marquée par le désappointement :

À peine débarquée à Tokio le spectacle de la rue m'infligeait ma première déception<sup>45</sup>.

---

<sup>43</sup> Nous nous appuyons ici sur nos analyses de récits masculins, explorés à la lumière des études postcoloniales qui développent les théories de l'érotisation de la femme autochtone dans les récits de voyage et la construction de l'altérité et des mythes exotiques érotiques liés à la femme de l'autre.

<sup>44</sup> En tant que journalistes assez réputées dans leur cas.

<sup>45</sup> A. Viollis, *Le Japon intime, op. cit.*, p. 200-201.

Nourrie du discours de ses pairs, tributaire de l'intertextualité caractéristique des récits de voyages japonais<sup>46</sup>, elle a projeté tellement de fantasmes sur la « *mousmé* » (elle emprunte d'ailleurs régulièrement le terme de Loti<sup>47</sup>), tellement d'attentes qu'elle en est finalement très déçue :

Au seul mot de Japonaise les visages européens s'épanouissent. (...) elle incarne la joie légère d'une terre heureuse, tout en maisonnettes de bois précieux, en frais jardins maniérés, où ne cessent de fleurir cerisiers, glycines et azalée : femme-fleur elle-même, femme-papillon, avec les larges manches en ailes de ses éclatants kimonos (...) J'étais moi-même si imprégnée de la légende que je brûlais de voir, d'approcher ces créatures féeriques<sup>48</sup>.

Peu ou point de beauté (...) [à propos des premières femmes japonaises rencontrées par Viollis]<sup>49</sup>.

Le registre lexical utilisé fait alors écho au reproche et à la tromperie chez Viollis, les Japonaises n'étant pas comme elle l'avait imaginé. Elle ne semble pas trouver la beauté japonaise ni les kimonos éclatants qu'elle attendait et espérait.

Néanmoins, au fil du récit, certaines Japonaises trouvent tout de même grâce à ses yeux :

Une troisième jeune fille apparaît, figure noble sous l'invraisemblablement mouvement de ses cheveux, dans le froufrou de soie de son kimono à fleurs d'argent<sup>50</sup>.

La présence de kimonos et de vêtements « typiquement japonais » selon elle (ou du moins selon l'idée qu'elle s'en fait) est un ravissement pour Viollis. Vêtue d'un somptueux kimono fleuri, la femme japonaise est au paroxysme de son potentiel exotique et nourrit de longues descriptions détaillées. Un cadre « typiquement japonais » (dans l'extrait ci-dessus elle se trouve dans un restaurant dont elle apprécie

---

<sup>46</sup> L'intertextualité est un élément fort et récurrent dans la littérature viatique exotique. Les auteurs se citent, se répondent ou se corrigent régulièrement, soulignant ainsi que chaque récit de voyage n'est pas abordé avec neutralité mais nourri de lectures précédentes. En ce qui concerne le Japon, cette pratique se retrouve aussi très fortement liée à Pierre Loti. La reprise de certaines de ses expressions ou la comparaison avec des observations qu'il avait lui-même fait abondent dans les récits d'autres voyageurs.

<sup>47</sup> Le terme, largement popularisé à la fin du XIXe siècle, est repris par d'autres voyageurs et voyageuses pendant plusieurs décennies. On trouve encore des traces de ce dernier dans quelques récits de voyage publiés à la fin des années 1960.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 61.

particulièrement le décor avec ses tatamis et ses portes coulissantes), l'effet exotique se renforce et Viollis perçoit alors la femme japonaise, selon ses propres mots, comme une « *créature gracieuse et digne* ».

Mais il suffit que cette dernière soit vêtue à l'occidentale ou en tous cas d'une façon pas assez japonaise à son goût, et s'adonne à des « activités occidentales »<sup>51</sup> pour être dépeinte comme laide, grotesque et sans intérêt par l'autrice.

S'il semble que les attentes de Viollis pour les Japonaises soient a priori déçues la plupart du temps, elle ne manque pourtant pas d'enrichir son récit d'épisodes répondant à une certaine « esthétique japonaise » attendue par son lecteur. Il lui arrive notamment de décrire des scènes auxquelles elle n'a pas assisté avec des personnages qu'elle n'a pas rencontrés ou même entraperçus, comme par exemple un épisode de grève de serveuses de cafés de style occidental<sup>52</sup>, anecdote divertissante et dont le potentiel exotique, par le vocable utilisé, est indéniable. Elle décrit alors longuement les grévistes aux longs cheveux épais, coiffées de peignes d'argent, vêtues de kimonos lourds, brodés de fils d'or et éclatants<sup>53</sup>. On peut constater que Viollis ne semble pas pouvoir décrire positivement les Japonaises si elles ne sont pas rattachées à des éléments (vêtements, lieux, nourriture et autres) qu'elle entend ou imagine comme étant « typiquement japonais »<sup>54</sup>.

Parallèlement et presque ironiquement, alors qu'elle voit les inspirations occidentales<sup>55</sup> comme des éléments pervertissant la beauté des femmes et l'intérêt de la culture japonaise<sup>56</sup>, elle juge la condition féminine japonaise selon son propre système de valeurs et son engagement féministe. Elle projette ses aspirations, toutes

---

<sup>51</sup> Viollis a notamment en horreur les Japonaises qui dansent à l'occidentale et juge sévèrement celles qu'elle voit un jour danser un genre de foxtrot à Ginza.

<sup>52</sup> Cet épisode de grève sur lequel Viollis ne donne pas d'éléments précis et auquel elle n'a vraisemblablement pas assisté, est relaté dans le chapitre XXI « Les Japonaises tentent de s'émanciper » (p. 229-239).

<sup>53</sup> Nous supposons qu'elle fait référence à un événement ayant eu lieu quelques années auparavant à Shinjuku dans un café qui s'appelait très probablement « Yado ». Il est possible qu'elle ait entendu parler de cet épisode mais il reste cependant très peu envisageable que la description des tenues des grévistes soit exacte.

<sup>54</sup> Selon l'imaginaire populaire véhiculé par d'autres récits de voyage, mais aussi les salons parisiens, les magasins d'objets exotiques et l'engouement en général pour « les choses japonaises », populaires en France depuis les années 1860. Même si au moment où Viollis voyage cet engouement s'est essoufflé, les Français ne sont pas moins marqués par un imaginaire du Japon issu de cet enthousiasme pour le pays du Soleil Levant quelques années auparavant. Si l'image d'un Japon guerrier et colonialiste est venue s'y superposer, beaucoup d'éléments liés au physique des Japonais, leurs vêtements et leurs coutumes marquent encore profondément l'imaginaire des Français.

<sup>55</sup> Pour les vêtements et la coiffure notamment.

<sup>56</sup> Viollis critique par exemple les apports de la cuisine occidentale qui selon elle sont en train de nuire à la cuisine japonaise.

occidentales, pour les femmes françaises sur les Japonaises, notamment au niveau du droit des femmes<sup>57</sup>, saluant ainsi leur désir d'émancipation.

Dans les carnets de Weiss<sup>58</sup>, l'approche de la femme japonaise est différente :

Des servantes qui s'asseyent à côté de nous. (...) Kimonos- grandes ceintures – maquillées – douces – prévenante – adroite<sup>59</sup>.

En général, elle parle toujours assez peu du physique des femmes (corps et traits du visage), mais elle s'attache plutôt à leur manière d'être, éventuellement de bouger. Elle est aussi assez peu prolixe à propos des habits. Elle ne donne que peu d'indications sur la forme du vêtement, la couleur, les motifs, alors que c'est une obsession chez Viollis<sup>60</sup>.

Les deux seules caractéristiques physiques récurrentes des Japonaises dans ses écrits sont les cheveux très noirs et la petite taille. Autrement, rien ou presque n'est mentionné quant à leurs traits de façon plus spécifique (alors que l'on trouve régulièrement dans d'autres récits, y compris celui de Viollis, des références aux « *petites bouches* » et aux « *petits yeux* » des Japonaises) ou à leur maquillage. Cela ne l'empêche pourtant pas d'évoquer la beauté des Japonaises qu'elle reconnaît volontiers à plusieurs reprises et dont elle en explique les concepts dans ses carnets sans pour autant donner de détails :

Il y a trente ans : une jolie japonaise = un joli visage et mieux que cela : la peau blanche, beaux cheveux noirs, jolis gestes –

Aujourd'hui la conception de la beauté englobe tout le corps et aussi le charme intellectuel (...) <sup>61</sup>.

Les très rares fois où elle aborde avec un peu plus de précision la question de l'apparence, elle souligne certains aspects que l'on retrouve dans bien d'autres récits

---

<sup>57</sup> Viollis a une vision assez ethno-centrée du féminisme et le considère comme une avancée occidentale nécessaire pour le Japon.

<sup>58</sup> Les carnets manuscrits de Weiss sont des documents rares et précieux à communication restreinte, la cote des documents et la pagination des carnets n'est donc pas indiquée dans les citations pour un certain nombre de raisons liées aux conditions de conservation et de communication du Département des Manuscrits de la BnF. De plus, les passages cités dans cet article respectent strictement la mise en forme des carnets manuscrits, notamment en ce qui concerne la ponctuation (points, tirets, virgules, absence de ponctuation) mais aussi l'orthographe (absence ou erreur d'accents, absence de majuscules, orthographe fantaisiste de certains mots).

<sup>59</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

<sup>60</sup> Il y a chez Viollis une obsession particulière avec les vêtements japonais qu'elle décrit avec beaucoup de précision et de détails : couleurs, textures, motifs, broderies.

<sup>61</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

masculins et qui sont plus liés à l'attitude, à la gestuelle et au maintien qu'aux véritables caractéristiques physiques. Il y a toujours du *geste joli, maniéré, adroit, délicat*<sup>62</sup> chez les Japonaises de Weiss qui sont aussi *pleines de manières douces* et de *visages rieurs*<sup>63</sup>.

Il faut souligner un point très intéressant chez Weiss quant à son rapport au physique des Japonaises et des Japonais. Alors que Viollis aborde presque autant le physique et l'apparence en général des hommes que celui des femmes et fait la part belle aux vêtements féminins, Weiss adopte une attitude différente. Si en ce qui concerne les Japonaises, elle est avare de descriptions, c'est bien moins le cas pour les hommes japonais, qu'elle compare parfois aux hommes chinois et dont elle n'hésite pas à commenter les traits du visage ou les corps<sup>64</sup>. Alors qu'elle peut s'attarder sur les yeux ou les moustaches des messieurs mais aussi sur leurs accessoires (telles que les montres ou les lunettes) et leurs vêtements, la femme japonaise semble se résumer à un petit être maniéré aux cheveux noirs et au visage rieur. Cette attitude peut être interprétée comme un parti pris de Weiss de ne pas s'attacher à ce qu'elle considère comme ayant déjà été largement évoqué ailleurs<sup>65</sup> mais d'essayer plutôt de s'intéresser à des choses qui lui semblent plus singulières.

Comme chez Viollis, il y a une attitude féministe très ethno-centrée, jugeant la condition de la femme japonaise selon son propre système de références et projetant ses propres aspirations sur cette dernière :

Avant l'arrivée des Européens : la femme japonaise - esclavage totale. (...)  
Après l'arrivée des Européens : Ecoles. Acculturation de vertus imposées (...).  
Période de très grand progrès alliant culture avec féminité<sup>66</sup>.

Chez les deux journalistes, il y a un désir de voir la femme japonaise (qu'elles ne traitent d'ailleurs ni comme leur égal, ni comme une rivale) s'émanciper et réclamer ses droits. Il faut aussi souligner qu'une partie importante de plusieurs carnets de Weiss sur le Japon s'intéresse aux femmes, à la vie familiale (maritale) et aux enfants ; mais elle parle plus des conditions de vie en général que des personnes en elles-mêmes. Et chose plus étrange encore, si les Japonaises occupent une place importante dans ses écrits, elle n'interagit pourtant presque jamais avec des femmes japonaises, alors

---

<sup>62</sup> Ces termes sont récurrents dans les carnets de Weiss pour décrire la gestuelle des femmes japonaises.

<sup>63</sup> Weiss commente assez peu l'apparence physique mais les femmes japonaises qu'elle croise (vendeuses, passantes, serveuses) sont souvent caractérisées par un visage rieur.

<sup>64</sup> Par exemple, à plusieurs reprises au fil de ses carnets, Weiss évoque la nudité ou la musculature des cuisses des tireurs de pousse-pousse.

<sup>65</sup> Dans d'autres récits qu'elle connaît bien par exemple. On peut ici presque considérer qu'elle a « intériorisé » un imaginaire français récurrent en ce qui concerne la femme japonaise (et particulièrement son physique) et ne ressent pas le besoin de s'y attarder dans ses notes.

<sup>66</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

même qu'elle en côtoie beaucoup et dispose d'un interprète. Tout ce qu'elle écrit est rapporté de ses impressions et conclusions, après observations ou discussions avec des hommes japonais ou des étrangers (hommes et femmes confondus dans ce cas). Il est intéressant de relever que sa rencontre avec la Japonaise n'a pas vraiment lieu, qu'elle n'entend jamais réellement sa voix et ne lui donne jamais la parole alors même que celle-ci occupe une place prépondérante dans ses carnets. *A contrario* Viollis va bien plus à la rencontre des Japonaises, certes surtout des femmes aisées et maîtrisant l'anglais, voire le français et ayant étudié à l'étranger pour beaucoup ; mais elle met un point d'honneur à rapporter dans son ouvrage ses interactions avec des Japonaises et par là même, à leur donner une voix. Elle se lie d'ailleurs d'amitié<sup>67</sup> avec certaines d'entre elles, tenant en grande estime ses amies japonaises... portant toutes de somptueux kimonos, des petits peignes en argent et des socques de bois<sup>68</sup> !

Pour les deux autrices, la femme japonaise n'est ni une rivale ni un alter-ego exotique, elle n'est pas non plus un objet de désir ou de concupiscence mais elle polarise de nombreuses images mentales et d'attentes héritée d'un imaginaire japonais préexistant.

## **La progéniture de l'Autre : discours sur l'enfant japonais**

La thématique de la femme japonaise amène naturellement celle de l'enfant pour deux raisons. La première repose sur le fait que les deux autrices finissent inmanquablement par évoquer les enfants et leur éducation quand elles parlent des femmes et de leurs conditions de vie. La seconde, plus subjective, se nourrit du fait que leur genre féminin leur donne à penser<sup>69</sup> et voir plus facilement et sous un angle un peu différent que dans des récits masculins la question de l'enfant (et par extension celle de la maternité). Et ce, non pas parce que les femmes sont plus sujettes à s'attendrir devant les enfants et peuvent avoir un instinct maternel, mais simplement parce qu'il est plus aisé pour une voyageuse d'avoir une proximité avec les enfants ou même les femmes enceintes<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> Ou du moins elle le rapporte.

<sup>68</sup> Les « amies » japonaises de Viollis sont, selon ses dires, en général vêtues de « lourds kimonos fleuris » et de « grosses socques de bois » avec lesquelles elles « trottent » tout en maintenant en équilibre leur « épaisse chevelure et leurs petits peignes précieux ». Cependant, compte tenu du milieu qu'elle côtoie au Japon, des endroits où elle rencontre ses « amies » et des indications qu'elle donne sur leur éducation et leur vie, il est bien plus probable que la plupart d'entre elles aient été plutôt habillées à l'occidentale et aient été très imprégnées de cultures étrangères, la plupart ayant voyagé à l'étranger.

<sup>69</sup> Viollis elle-même mère y fait parfois référence et se montre intéressée par la question de la maternité.

<sup>70</sup> De nombreux récits de voyageuses au Japon rapportent par exemple des épisodes où des femmes Japonaises (des passantes, des servantes, des dames de compagnie) leur donne leur enfant à porter.

Aussi pleine d'attentes exotiques puisse-t-elle être à propos du Japon, Viollis, qui désire profondément « *voir des choses japonaises* », a souvent la plume acerbe. Dans une sorte de continuité de son premier ouvrage<sup>71</sup>, elle pose un regard critique sur les Japonais, même de façon détournée, soulignant certains aspects négatifs, grossissant le trait et rappelant souvent qu'ils sont, selon elle, mesquins. Parallèlement, elle dresse un portrait plein d'affection et de tendresse des enfants Japonais. À quelques exceptions près, ils sont plutôt dépeints de façon positive ou au moins amusée :

Voir, dans les villages, un de ces bébés nippons, avec sa robe multicolore à grandes manches qui lui donne un air d'éclatant papillon (...) voir ce bébé et n'avoir pas envie de le serrer dans ses bras, de le voler, est, je crois, impossible à une femme, une mère<sup>72</sup>.

Elle les désigne souvent comme des « *poupées en kimono* », indifféremment de leur sexe et dit vouloir les serrer dans ses bras tant elle est prise d'affection face à eux :

Une bonne fée dépose-t-elle dans leurs berceau leurs jolies manières douces et aisées (...) <sup>73</sup>.

Elle reconnaît donc volontiers que souvent lui prend l'envie de les gâter et qu'elle se trouve attendrie devant leurs jeux et leurs cabrioles. Par quel procédé ces enfants échappent-ils à la plume acerbe de Viollis ? En réalité, ils ne sont pas non plus à l'abri du portrait au vitriol qu'elle peut dresser de certains Japonais :

Les proportions de leurs corps sont loin d'être parfaites et leurs jambes souvent trop courtes, parfois cagneuses, manquent de finesse de galbe (...) <sup>74</sup>.

Elle semble totalement charmée par les enfants, leurs visages et leurs manières, tant que ces derniers s'insèrent parfaitement dans un « moule japonais ». Dépourvus de leurs habits traditionnels<sup>75</sup>, les enfants sont, comme pour les adultes japonais (hommes et femmes), vidés de leur potentiel exotique japonais séduisant et leur physique est

---

Ce genre d'expériences est absent de l'écrasante majorité des récits masculins. Nous pouvons en déduire logiquement qu'il est plus facile pour une femme voyageuse de côtoyer les enfants et ainsi les observer et rapporter dans leurs écrits des informations liées à l'éducation de ces derniers par exemple.

<sup>71</sup> Il est probable que par pure stratégie éditoriale, Viollis ait accentué certains discours négatifs sur les Japonais dans ce second récit de voyage.

<sup>72</sup> A. Viollis, *Le Japon intime*, op. cit., p. 165.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p.166.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.169.

<sup>75</sup> La citation ci-dessus faisait référence à un enfant en habits occidentaux.

soudainement ingrat. Viollis se justifie de ce dernier constat en expliquant que les vêtements occidentaux n'étant pas faits pour les corps japonais (adultes ou enfants), ils ne sauraient les mettre en valeur autant que, selon elle, leurs ravissants kimonos<sup>76</sup>. Il y a dans le récit de Viollis cette idée récurrente que si un objet, un lieu ou une personne, n'est pas « typiquement japonais », au sens où elle l'entend et l'attend (et que celui-ci est supposément lié à l'influence de la culture ou la mode occidentale<sup>77</sup>), il est immanquablement laid, grotesque ou disgracieux. Cependant, si ce qu'elle voit semble correspondre à son « image » du Japon, elle est séduite voir subjuguée ; et cela est particulièrement remarquable avec les enfants qui deviennent des « poupées » ou des « petites figures/figurines » d'un décor japonais.

La thématique de l'enfant revêt un caractère particulier chez Weiss. Elle évoque beaucoup ces derniers mais elle ne fait pas vraiment référence à eux en tant que personnes à part entières. Ils sont d'une certaine façon l'incarnation ou la manifestation des ravages et des souffrances de la guerre qu'elle condamne très fortement<sup>78</sup>. Tout comme pour les femmes japonaises qu'elle décrit au final assez peu physiquement, elle se focalise plus sur les conditions de vie des enfants et le milieu où ils se trouvent. Elle s'attache en particulier à une catégorie d'enfants spécifique : les enfants trouvés ou abandonnés :

Enfants ramassés dans les poubelles, les gares, les cinémas, les ports<sup>79</sup>.

Les enfants sont donc chez elle souvent des orphelins, éventuellement malades, victimes collatérales d'un conflit terrible. Elle fait d'ailleurs assez peu référence aux enfants en général hors de certains contextes comme les hôpitaux, les orphelinats, et éventuellement les léproseries, qui sont des lieux où elle passe beaucoup de temps. Elle aborde assez peu le cas d'enfants en bonne santé ou grandissant au sein d'une famille, même si elle évoque bien sûr leur éducation. Elle s'intéresse par ailleurs beaucoup aux enfants métis, et est très sensible aux difficultés qu'ils rencontrent :

---

<sup>76</sup> Notons que Viollis juge toujours de façon très négative l'apparence des femmes japonaises lorsque ces dernières sont vêtues de vêtements occidentaux.

<sup>77</sup> Viollis n'a en réalité qu'une connaissance partielle de certains vêtements japonais par exemple et résume les tenues japonaises au kimono. Apercevant une japonaise vêtue d'un *monpe* (une sorte de « pantalon » de travail dans lequel était en réalité rentré les pans du kimono) elle se méprend et se moque de cette dernière qui, selon elle, ne connaissant rien aux vêtements occidentaux a tenté d'adopter un pantalon d'homme et se déplace de façon très peu gracieuse.

<sup>78</sup> Si Weiss livre en général assez peu ses émotions dans ses carnets sur le Japon, ses écrits sur les enfants japonais sont pour ainsi dire les seuls où elle livre ses sentiments personnels, notamment sa tristesse et sa douleur devant les orphelins et les enfants malades.

<sup>79</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

(...) petits nègres et petits blancs ensemble. Effrayant problème. Ces enfants ne peuvent pas entrer en Amérique<sup>80</sup>.

Elle évoque beaucoup les questions raciales en ce qui concerne ces enfants, et ce sont d'ailleurs les seuls protagonistes rencontrés pendant le voyage pour qui elle soulève ce genre de questionnements.

Contrairement à Viollis, elle décrit donc davantage leur situation que leurs attitudes et leurs manières et ne s'attarde pas non plus sur leur physique, exception faite de la question de la « race » et de la couleur de peau, particulièrement chez les enfants métis.

Et quand surgit une description caractérisant les enfants, celle-ci a tendance à les évoquer comme des éléments-objets plus que comme des individus.

Il faut absolument apprendre aux enfants japonais à avoir une personnalité<sup>81</sup>.

Si chez Viollis les enfants sont des amplificateurs du potentiel exotique d'une scène, chez Weiss ils jouent un rôle bien différent, devenant les catalyseurs d'une nouvelle forme d'imaginaire du Japon associé maintenant à la guerre et à la destruction.

Alors qu'au fil des carnets elle a pu qualifier des femmes japonaises de belles (ou d'adorables pour les plus jeunes filles), il n'existe rien de tel pour les enfants qui sont toujours perçus comme misérables, devant lesquels « *le cœur se serre de pitié* » selon ses propres termes, et qui ne sont jamais associés à un champ lexical positif. Les enfants chez Weiss sont toujours abîmés, en souffrance ou en convalescence difficile, réduits à l'expression de la désolation d'après-guerre<sup>82</sup>.

## **La nourriture de l'Autre, une rencontre gustative**

Pour achever la présentation de quelques thématiques marquantes dans les écrits de nos deux autrices, abordons un sujet plus léger : la nourriture.

Le chapitre sur la nourriture et les habitudes alimentaires<sup>83</sup> au Japon dans le récit de Viollis illustre et résume assez bien ce qui a été évoqué auparavant à propos de son discours sur les femmes et les enfants. Ne trouve grâce à ses yeux que ce qui est « typiquement japonais » ou tout du moins ce qu'elle imagine l'être. Toute influence occidentale semble corrompre la culture japonaise qu'elle espère et à laquelle elle s'attend. Quand elle évoque les restaurants japonais d'inspiration occidentale par

---

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> Cette approche de l'enfant japonais dans les écrits de voyage, y compris dans les récits produits par des voyageurs masculins, reste assez inédite et singulière.

<sup>83</sup> Le chapitre V de l'ouvrage allant de la page 55 à 63 est consacré à la nourriture japonaise.

exemple, elle est particulièrement sévère, laissant entendre au lecteur qu'en y mangeant il pourrait presque s'y empoisonner et risquer sa vie :

Le bifteck (...), de la vrai "carne". Il est frit dans quelque végétaline dont on n'ose imaginer l'origine et arrosé d'une Worcester sauce nippone (...) destinée à voiler le léger et inquiétant relent de la viande. Ce plat de résistance a été précédé d'un fade et tiède potage, formé d'un comprimé chimique délayé dans de l'eau grasseuse (...) <sup>84</sup>.

Mais le client japonais absorbe toutes ces horreurs avec une heureuse inconscience (...), les clients jaunes assiègent de plus en plus ces restaurants bâtarde d'où fuient les Blancs épouvantés <sup>85</sup>.

Elle force encore le trait, se moquant des Japonais qui semblent apprécier cette cuisine et qui pourraient, selon elle, manger n'importe quoi, contrairement aux Occidentaux. Elle dresse un portrait épouvantable d'une nourriture aux antipodes de la cuisine japonaise traditionnelle.

*A contrario*, quand elle décrit les mets japonais <sup>86</sup>, le lecteur est presque face à une estampe, irrigué par le japonisme pur des salons parisiens. Une cuisine à l'image d'un Japon comme Viollis l'imagine et l'a lu. Elle se livre, comme pour les vêtements, à de longues descriptions pleines de poésie et de détails délicieux. Viollis fait un long descriptif d'un restaurant traditionnel après avoir critiqué sur plusieurs pages la nourriture de style européen servie au Japon :

(...) en offrande, un plateau de cristal divisé en casiers qui m'apparaît d'abord comme un petit parterre éblouissant (...). Ce sont les éléments du sukiyaki, un des plats les plus renommés du Japon (...) : il est composé de tranches de bœuf cru, minces comme des pétales de fleurs, de petits oignons, de poireaux (...) et d'autres légumes inconnus, mais tous si frais, si brillants et présentés avec tant d'art que les yeux sont les premiers à se délecter <sup>87</sup>.

Le contraste entre les deux lieux est saisissant, donnant l'impression qu'au sein du même ouvrage coexistent deux Japon antagonistes, presque sur un modèle biblique d'enfer et de paradis.

L'épisode du restaurant traditionnel prend des formes de voyage dans un monde onirique, un éden culinaire, dont les couleurs des plats décrites comme "*couleur d'or*"

---

<sup>84</sup> A. Viollis, *Le Japon intime, op. cit.*, p. 58.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>86</sup> Comprenez ici la cuisine japonaise qu'elle a imaginé et fantasmé, les plats dont elle a déjà entendu parler et qu'elle attend elle aussi de goûter, comme par exemple le sukiyaki.

<sup>87</sup> A. Viollis, *Le Japon intime, op. cit.*, p. 62.

*pâte*<sup>88</sup> ou "*vert céladon*"<sup>89</sup> en soulignent la beauté et le raffinement. Viollis se délecte de la nourriture servie "*du bout de ses baguettes en ivoire*"<sup>90</sup>, et c'est d'ailleurs bien au bout de ses baguettes que se trouve tout ce qu'elle projette comme attentes sur le Japon, tout le raffinement dont elle se régale et qui s'oppose aux descriptions des restaurants d'inspiration occidentale faites quelques pages plus tôt avec leur décoration qu'elle décrit comme « *cheap et criarde* », « *pleine de mauvais goût* ». C'est au bout de ses baguettes qu'elle goûte à des mets dont on pourrait presque douter de l'existence tant leur description onirique semble irréaliste. C'est au bout de ses baguettes que se trouve le Japon rêvé qu'elle attendait depuis que, du ponton du bateau qui allait accoster, elle voyait se dessiner les côtes japonaises.

Weiss se laisse en général moins tenter par de longues descriptions sur ce qu'elle voit quand il s'agit des personnes qu'elle rencontre ; en revanche pour tout ce qui est « typiquement japonais » comme la nourriture, les paysages ou les éléments culturels, elle s'abandonne à de longues énumérations et descriptions. Pour la nourriture particulièrement, elle fait preuve d'une grande rigueur. Elle note avec de nombreux détails tout ce qu'elle mange au Japon et même tout ce qu'elle y voit comme aliments :

des marrons confits. des châtaignes bouillies servies dans leurs coques. petite coupe de saké tiède. des tranches de dorade crue – piments et soja. des langoustines frites et sauce au soja. des tranches de bœuf et des oignons frits devant nous sur les braises avec des gestes japonais ravissants<sup>91</sup>.

Au fil de ses carnets elle égrène les noms de plats et d'aliments, sans jamais oublier de préciser que cela est « *très japonais* » ou « *préparé dans la tradition japonaise* » et « *servis avec des gestes japonais* ». Sa précision à propos de la nourriture mais aussi des boissons est particulièrement frappante, tant au sein de ses carnets<sup>92</sup> que par comparaison avec les écrits de Viollis, qui malgré de longues descriptions empreintes d'une certaine poésie, n'énumèrent pas avec une telle précision et un tel réalisme les éléments et les ingrédients de la cuisine japonaise :

Vers le soir nous traînons dans les rues en croquant des bonbons de toutes les boutiques : riz caraméllisé, sucre d'orge au thé et nombre de toutes les confiseries à la fève de soja. Très japonais<sup>93</sup>.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>91</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

<sup>92</sup> Les carnets sur le Japon sont probablement les plus précis en matière de nourriture et de boissons si on les compare à ses autres carnets portant sur d'autres zones géographiques.

<sup>93</sup> Source : carnets de voyages conservés au département des Manuscrits de la BnF.

Finalement, la rencontre tant attendue de l'autre Japonais (et de son pays<sup>94</sup>) ne passerait-elle pas plutôt par une rencontre avec sa cuisine, plutôt qu'avec ce dernier ?

## **Évolutions de l'imaginaire japonais, quelles images de l'autre ?**

L'approche diachronique des discours de Weiss et Viollis, et des images mentales du Japon qu'ils convoquent, permet de faire émerger plusieurs axes de réflexion soulignant la complexité et l'ambivalence de l'imaginaire japonais dans les écrits de voyage.

Andrée Viollis et Louise Weiss ne viennent pas découvrir le Japon naïvement, bercées de quelques récits exotiques et autres rêveries. Ce sont des femmes instruites, produisant elles-mêmes du savoir et participant à la construction de certaines idéologies, qui voyagent au Japon dans des moments très particuliers, en tant que reporters. Pourtant, Viollis et Weiss sont constamment en tension entre leurs ambitions journalistiques (espérant ainsi appréhender la réalité japonaise avec le plus de justesse possible) et les contraintes idéologiques de la topographie de l'imaginaire japonais en français, intériorisées et absorbées.

Il serait réducteur de penser que les voyageuses sont complètement dominées par des préjugés sur le Japon et des idées préconçues. Cependant, elles sont tout de même tributaires d'un imaginaire hérité de différentes structures, qui ont installé l'univers exotique japonais en Occident (le japonisme au sens large du terme mais aussi les salons, les boutiques d'objets d'art exotiques, les nombreux récits de voyage, les collectionneurs influents et autres artistes passionnés par le Japon) et qui ont profondément marqué les autrices et leurs représentations, et ce, avant même leur arrivée à destination.

Elles sont alors presque constamment rattrapées, de façon consciente ou inconsciente, par un imaginaire japonais figé. Ce n'est pas un Japon vivant, mais un tableau, une estampe avec des Japonais qui seraient des éléments d'une jolie scène au décor préfabriqué, une projection des récits de voyages lus ou entendus. Il y a alors une recherche de cette « réalité » et une attente plus ou moins implicite basée sur cet imaginaire figé. C'est pourquoi Viollis, par exemple, ne va pas à la rencontre de la femme japonaise en tant que personne, mais va à la rencontre de la femme japonaise, son kimono brodé, ses geta en bois, trottant sous les cerisiers avec son petit visage rieur et ses petites manières. Il serait d'ailleurs naïf ici de ne pas tenir compte de la stratégie éditoriale et d'un pacte de lecture tacite avec un lecteur de récit de voyage

---

<sup>94</sup> Pour lequel on avait tant d'attentes, tant d'images mentales héritées de lectures précédentes ou de souvenirs d'objets précieux admirés dans les boutiques d'art et d'objets exotiques.

dans le cas de Viollis<sup>95</sup>. Mais cet imaginaire japonais intériorisé par les voyageuses n'est pas nécessairement une chose négative puisque dans le cas de Weiss ce motif exotique bien connu de la femme japonaise est si bien intégré, confirmé ou non par ce qu'elle observe, qu'elle n'a aucun intérêt à le décrire dans ses carnets, préférant se focaliser sur des détails « nouveaux », insolites ou qui lui semblent bien plus dignes d'intérêt<sup>96</sup>. Il ne faut donc pas négliger le fait que leurs discours viennent enrichir les *topoi* de l'imaginaire et de l'exotisme japonais de nouvelles thématiques et d'expériences insolites, par exemple en ce qui concerne l'intimité des femmes et les enfants.

L'expérience du Japon par les femmes françaises, de part une pratique du voyage spécifique, leur donne à voir des choses différentes, notamment en ce qui concerne les femmes et les enfants japonais, et plus largement les sphères intimes de la famille. De cette perception différente jaillit entre autres une image des Japonaises qui ne sont pas regardées comme des objets de désir ou comme des compagnes potentielles par les voyageuses mais comme des femmes (auxquelles elles attachent cependant les « attributs japonais »<sup>97</sup> récurrents de la littérature viatique sur le Japon), leur reconnaissant, sans pour autant les considérer comme leur égal, des droits et le devoir de s'émanciper.

Malgré tout, ces voyageuses n'échappent pas au poids du Japonisme, de l'imaginaire japonais et de l'intertextualité de leurs pairs masculins. Imprégnées de ces représentations véhiculées par leurs prédécesseurs en matière de paysage, de nourriture ou de perceptions des objets de la vie quotidienne, elles ne peuvent pour ces derniers aspects s'échapper, ou du moins difficilement, d'images mentales récurrentes à leur époque. Weiss appréhende assez peu les Japonais et les Japonaises comme des personnes mais plus comme les éléments d'un tableau, d'un décor qui serait tantôt pittoresque, tantôt misérable et décimé par la guerre, alors que de son côté Viollis les place comme les objets d'une scène japonaise qui oscillerait constamment entre le grotesque et le folklorique. Néanmoins, les voyageuses arrivent à proposer une lecture de l'altérité adoptant une autre forme et recouvrant d'autres réalités (maternité, éducation des enfants, relations amoureuses et rapports hommes-femmes, émancipation de la femme, vie domestique). L'appréhension féminine du lointain apportée par les voyageuses françaises, et notamment par deux journalistes comme Andrée Viollis et Louise Weiss, vient non seulement enrichir un discours préexistant

---

<sup>95</sup> Puisque sa stratégie d'écriture consiste à glorifier des aspects « typiquement japonais » résonnant à une logique exotique existante en Europe et à dénigrer ou taire ce qui ne l'est supposément pas.

<sup>96</sup> Nous pouvons d'ailleurs imaginer que cela pourrait partiellement expliquer l'absence d'interactions avec les femmes japonaises lors de son voyage.

<sup>97</sup> Il s'agit ici d'un discours qui se duplique de récits en récits depuis les premiers voyageurs européens au début de l'ère Meiji, associant les Japonaises à des qualificatifs tels que « petite », « charmante », « rieuse » ou « enfantine ».

et dominant mais aussi complexifier les structures et les mécanismes des *topoi* de l'imaginaire et de l'exotisme japonais.

## Bibliographie

- Beillevaire, Patrick, *Le Japon en langue française : ouvrages et articles publiés de 1850 à 1945*, Paris, Éd. Kimé, 1993, 246 p.
- Beillevaire, Patrick (ed.), *Le voyage au Japon : anthologie de textes français*, Paris, Laffont, 2001, 1067 p.
- Bertin, Célia, *Louise Weiss*, Paris, France, A. Michel, 1999, 517 p.
- Bird, Dúnlaith, *Travelling in different skins: gender identity in European women's oriental travelogues, 1850 - 1950*, Oxford (GB), Oxford university press, 2012, 271 p.
- Bourguinat, Nicolas (dir.), *Le voyage au féminin : perspectives historiques et littéraires, XVIIIe-XXe siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, 2008, 152 p.
- Brunel, Pierre (dir.), *Métamorphoses du récit de voyage : Actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat, 2 mars 1985*, Paris, Champion, 1986, 26 p.
- Estelmann, Frank (dir.), *Voyageuses européennes au XIXe siècle : identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012, 320 p.
- Klein, Ronald D., *Meiji Japan as Western women saw it: a bibliographic companion*, s.l., Eureka Press, Routledge, 2016, 335 p.
- Lapeyre, Françoise, *Le roman des voyageuses françaises : (1800-1900)*, Paris, Payot, 2007, 264 p.
- Moura, Jean-Marc, « Anti-utopie et péril jaune au tournant du siècle, quelques exemples romanesques », *Orients Extrêmes, Les Carnets de l'exotisme*, Poitiers, Le Torii Éditions 1995, no. 15-16, p. 83-92.
- Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, 238 p.
- Pellegrin, Nicole, « Genre, voyage et histoire. Quelques aperçus. », *Genre & Histoire*, 28 octobre 2011, n° 8.

Per, Buvik (dir.), *L'exotisme, l'exotique, l'étranger : actes du colloque tenu à la maison des sciences de l'homme à Paris à l'initiative du centre de coopération franco-norvégienne en sciences sociales et humaines le 3 juin 2004*, Paris, Kailash, 2006, 208 p.

Renoult, Anne, *Andrée Viollis, cinquante ans de journalisme*, Mémoire de maîtrise, S.l., S.n., 2002, 187 p.

Siegel, Kristi (ed.), *Gender, genre, and identity in women's travel writing*, New York, P. Lang, 2004, 320 p.

Sterry, Lorraine, *Victorian women travellers in Meiji Japan: discovering a « new » land*, Folkestone (GB), Global Oriental, 2009, 335 p.

Yee Jennifer, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, Harmattan, 2000, 368 p.

### ***Sources primaires***

BnF, Paris, département des Manuscrits, *Fonds Louise Weiss. Œuvres et correspondance.*, NAF 17822-17862 (cote) • IV — CARNETS.

Viollis, Andrée, *Le Japon et son Empire*, Paris, France, B. Grasset, 1933, 264 p.

Viollis, Andrée, *Le Japon intime*, Paris, Montaigne, 1934, 252 p.